

blog.mondediplo.net

Butler, Alimi et l'« éthique »

Frédéric Lordon

11–13 minutes





Lioubov Popova. — « Construction-Espace-Force », 1921

L'intervention il y a un mois de Judith Butler n'en finit donc pas de produire du remous. Judith Butler a dit « résistance » — et pu mesurer ce qui s'en est suivi. Arié Alimi lui [rétorque](#) « éthique de la résistance ». On a compris le fond de l'affaire : il va s'agir de juger — donc de condamner. C'est à ça que servait « terrorisme » : à produire de la condamnation, dont l'unique fonction est que rien ne puisse être ajouté derrière elle. Mais « terrorisme » c'est du niveau de Macron, BHL ou Léa Salamé. Entre intellectuels, on passera donc par l'éthique et la philosophie morale. Car pour émettre de la condamnation bien fondée, il faut disposer d'une norme du juste et de l'injuste. Voilà à quoi Alimi ramène Butler. Disons que Judith Butler n'était pas entièrement à l'abri d'une objection de cette nature. Objectivement, une partie de sa propre philosophie l'appelle. C'est la possibilité de ce porte-à-faux qu'Arié Alimi a utilisée.

La philosophie morale a toute sa dignité, et la réflexion éthique son domaine propre, ça va sans dire. Elle devient problématique quand elle sort de son ordre, comme dirait Pascal, et qu'elle entend annexer, ou au moins détourner, la lecture d'un événement qui appartient en première instance à un autre registre, entre autres celui de la philosophie politique.

Il n'est pas fortuit que le mot « éthique » ait proliféré ces dernières décennies, et nous savons parfaitement à quoi cette prolifération a servi : à une vaste entreprise de dépolitisation. Dont le capitalisme

néolibéral aura été le premier lieu, pour ne pas dire le premier bénéficiaire. Les entreprises sont éthiques, la finance est éthique ; comme Total, Orpéa a un comité d'éthique ; notre consommation devrait être éthique, notre tri des déchets aussi.

« »



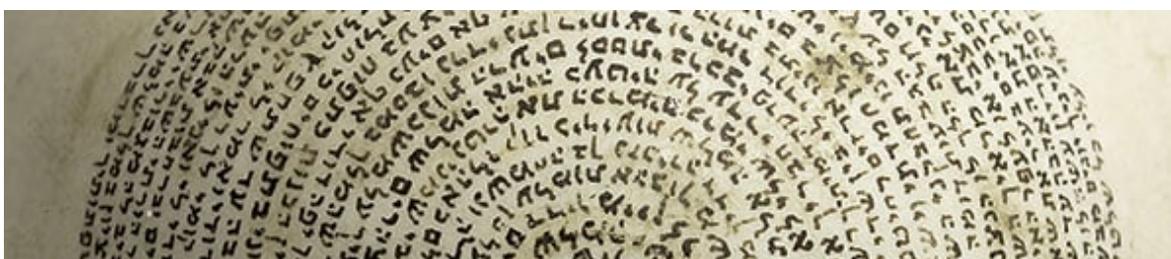
Lire aussi Akram Belkaïd, « [Gaza, enfer à ciel ouvert](#) », *Le Monde diplomatique*, avril 2024.

Il ne s'agit pas de dire que la philosophie éthique est tout entière de cette eau de vaisselle. Mais qu'il y a un climat intellectuel général, et que, même à distance, la philosophie en enregistre les effets, dans les problèmes qu'elle choisit de se poser. La pensée politique également. Dont les lignes de réflexion immédiate s'en trouvent pré-orientées, sans qu'elle en ait toujours grande conscience. C'est pourquoi, le plus souvent, quand nous entendons « éthique », nous devrions dresser l'oreille : il se pourrait qu'il y ait du problème absurdement posé dans l'air. À l'évidence, avec l'objection qu'Alimi fait à Butler, nous y sommes en plein. Ça n'est pas tant qu'« éthique de la résistance » sonne

comme un moyen de gagner sur tous les tableaux — on a dit résistance, mais on ajoute qu'il faut que ça demeure raisonnable. C'est qu'à mettre aussitôt le mot « éthique », toute lecture strictement positive, c'est-à-dire causale, de l'événement se trouve distordue, en fait empêchée, par rabattement immédiat dans la logique du jugement.

Or il faut d'abord produire cette lecture positive, et la produire jusqu'au bout, au moins pour s'éviter le ridicule scolastique du jugement éthique suspendu dans les airs. Il se trouve que, là où on nous répète *ad nauseam* que tout est complexe, cette lecture est non seulement accessible mais tragiquement simple. Elle part de l'hypothèse que, parmi les combattants du Hamas le 7 octobre, il n'y en avait probablement pas un qui n'avait souffert antérieurement l'assassinat par Israël de ses êtres les plus chers, qui n'avait tenu dans ses bras le corps d'un enfant, d'un parent, d'un époux ou d'une épouse aimés, déchiquetés par les balles ou écrasés par les bombes. Que fait un individu qui est passé par là ? Il s'engage. Il s'engage dans une cause plus grande que lui, qui dépasse ses propres mobiles, mais qui s'alimente aussi de ces mobiles. Il s'engage parce qu'avant de vouloir la libération nationale, il a voulu la vengeance. Or la vengeance n'est pas juste, elle n'est pas éthique : elle est la vengeance. Et elle est sanguinaire. Celui qui veut la vengeance est possédé de rage meurtrière.

« »





Lire aussi Anne Waeles, « [“Dieu n’existe pas, mais il nous a donné cette terre”](#) », *Le Monde diplomatique*, avril 2024.

En 75 ans, Israël a produit de la rage vengeresse à l’échelle d’un pays entier – et l’on préfère ne pas penser à ce que les événements actuels sont en train d’y ajouter. On comprend assez bien qu’en mettant bout à bout tous ces destins brisés, devenus autant de destins vengeurs, il risque tôt ou tard de s’en suivre des choses terribles. Abominables, possiblement. Et l’on voit au passage, qu’il n’y a aucun besoin d’invoquer de l’éthique pour en être horrifié, ou bien une éthique minimale seulement, du simple respect de toute vie humaine. Car oui, les crimes du 7 octobre nous laissent horrifiés. On se souvient des derniers mots de Kurz dans *Au cœur des ténèbres* : « horreur, horreur ». Et Conrad ne fait pas de l’éthique.

Nous savions que, dans l’ordre des opérations intellectuelles, condamner est radicalement hétérogène à comprendre, auquel il fait obstacle la plupart du temps. Mais nous voyons que, à l’intérieur même des sentiments moraux, condamner se distingue d’être horrifié. On a besoin d’un équipement éthique somme toute modique, sans grand appareil normatif du juste et de l’injuste, pour être horrifié. L’éthique n’est nullement indispensable à produire ce qu’elle se croit seule à même de produire : le sentiment d’être horrifié. Ce sentiment ne naît pas d’une réflexion préalable sur le

juste et l'injuste. L'horreur n'est pas justifiée ou injustifiée : elle est l'horreur.

La grammaire de la justification n'est pas seulement superflue ici : elle est une impasse intellectuelle. Alimi écrit à l'adresse de Butler que « *la contestation des termes de terrorisme et d'antisémitisme va dans le sens d'une justification politique et morale des actes du 7 octobre* ». Tout est faux dans cette phrase, entendre : tout est absurde, rien n'a de sens, tout est construit de travers – et surtout tout est parfaitement scandaleux. Finalement « terrorisme » n'était pas réservé à BHL et Léa Salamé.

Sans surprise, Alimi cite alors Sartre — qui a « justifié » le septembre noir des JO de 1972. Il aurait dû citer Fanon — que Sartre pourtant a préfacé. Fanon lui ne justifie rien. Il ne fait pas de l'éthique : il fait de la physique décoloniale. Il dit : voilà comment ça va se passer, et voilà pourquoi. En d'autres termes, il est matérialiste. Être matérialiste c'est analyser un paysage de forces, saisir comment elles se déterminent mutuellement, anticiper dans quel sens probable leur résultante pourra emmener, et si cette résultante ne nous plaît pas réfléchir à l'intervention d'une force supplémentaire qui n'était pas dans le paysage de départ mais qui pourrait en changer la dynamique d'ensemble. Voilà ce qu'est être matérialiste.

« »





Lire aussi Benoît Bréville, « [Punitions collectives](#) », *Le Monde diplomatique*, mars 2024.

Le drame de la pensée éthique c'est qu'elle est indéfectiblement idéaliste et individualiste. Alors elle va en appeler à des principes, imaginant qu'ils ont quelque force propre, et puis à l'effort des individus. À leur effort éthique, à leur discernement en matière de juste et d'injuste. Si quelqu'un se sent d'aller donner des recommandations éthiques à Gaza en ce moment, qu'il n'hésite pas à se faire connaître, on le regarde. À défaut de faire le voyage et comme, inévitablement, l'éthique, une fois lâchée, prolifère, Alimi en appelle maintenant à celle « de l'intellectuelle ». Bien sûr, pour sommer l'intellectuelle de ne plus dire « résistance » sans la soumettre à une éthique de la résistance. On pourrait aussi considérer que si, par extraordinaire, de l'éthique pouvait trouver sa place dans la situation présente, elle devrait davantage être laissée à ceux qui y souffrent et s'y battent qu'à ceux qui regardent à distance.

Mais tout ceci respire tellement l'humanisme bourgeois. C'est un pli, et lui aussi est indéfectible. Alimi reprend de Butler [l'idée](#) que « *les moyens que nous utilisons reflètent le monde que nous voulons créer* », mais pour l'affliger là encore d'un recodage éthique dont elle n'a en fait aucun besoin : on peut s'en donner une compréhension entièrement stratégique et politique.

Contre la dynamique de la vengeance, il n'y a qu'un moyen et un

seul : l'interposition d'un tiers — une institution — capable, elle, de produire de la condamnation, mais juridique, et de la réparation. Voilà, non pas le « principe éthique », mais la force à faire intervenir dans la situation.

Sous les attendus d'une guerre de libération contre un oppresseur colonial, il y a les forces actives de la vengeance. Ce n'est pas l'invocation de principes éthiques qui pourra les modérer. La vengeance, c'est la réciprocité négative chimiquement pure, et contre la dynamique de la vengeance, il n'y a qu'un moyen et un seul : l'interposition d'un tiers — une institution — capable, elle, de produire de la condamnation, mais juridique, et de la réparation. Voilà, non pas le « principe éthique », mais la *force* à faire intervenir dans la situation. Or : qui a vu un tiers en Palestine ? Qui a vu de la réparation ? Typiques de toutes les situations coloniales, les arriérés de réparation s'accumulent en longue période, 75 ans en l'occurrence, promettant à l'explosion d'être plus violente à mesure que le temps passe. Et il faudrait que les Palestiniens se dotent d'une « éthique de la résistance » quand ils se soulèvent ? Mais dans quel monde vivent les gens qui peuvent dire des choses pareilles ? Le tiers est aux abonnés absents, et les puissances qui pourraient en tenir lieu ont pris outrageusement parti pour l'opresseur. Peut-on s'étonner qu'après 75 ans les choses tournent mal, parfois même qu'elles tournent abominables. On n'en finit peut-être pas aussi vite. On dira par exemple que vouloir à tout prix sortir l'éthique de l'analyse finit par faire oublier ce dont elle est capable. À l'image de cet homme cruellement endeuillé lors des attentats de 2015 à Paris, qui a trouvé, on ne sait comment, la force d'écrire « Ils n'auront pas ma haine », et que c'est bien là un mouvement éthique, un admirable mouvement

de l'âme même. Et c'est vrai, ça l'est. Mais voilà, on ne bâtit pas de la politique sur l'hypothèse de miracles individuels. Au reste, d'événements de cette nature, c'est le corps politique, transcendant aux individus, qui se charge, avec des moyens normalement orthogonaux à la haine et à la miséricorde : les moyens de la justice — non pas de la justice éthique mais de la justice judiciaire. Cette forme d'interposition qui fait tant défaut à Gaza.

On dira aussi que tout ce propos est incohérent, puisqu'à la fin des fins, il prend parti — donc ne tient pas son registre de positivité jusqu'au bout. C'est vrai : il prend parti. Mais selon aucun argument de justification. On prend parti en regardant laquelle des deux colonnes de torts soufferts est la plus grande. On regarde, et la décision est vite faite. Finalement, c'est simple, simple — et laid — comme une situation coloniale : il y a un oppresseur et il y a un opprimé. D'aucuns soutiennent qu'à propos du 7 octobre toute réflexion devrait partir de « terrorisme ». Non, elle devrait partir de *là*.